

4 Années sur les Routes ...

Chapitre 1 : Nos êtres chers ...

Jeudi 13 Aout, 01h20

Ma très chère Souria,

Quand tu recevras cette lettre, je ne serais plus là. Elle te bouleversera aussi comme le fait de te l'écrire au milieu de cette nuit me fend le cœur. Tu es tout ce que le départ de notre mère m'a laissé il y'a six années déjà, toi et notre père qui depuis ce temps, se laisse consumer par la douleur, l'injustice, la mémoire du deuil, mais aussi les obligations sociales qu'en tant que fils valeureux de Ganze il était appelé à continuer de remplir malgré ses chagrins, ses désesparements. Ce jour de juin où elle s'en allait, j'avais à peine douze ans tandis que toi tu en avais huit.

Notre père n'a plus jamais eu la force de prendre soin de nous. Le décès de notre mère l'avait brisé ! Je me souviens encore de toutes ces nuits où je l'ai surpris, à étouffer ses sanglots dans le noir alors que j'étais rentrée dans sa case sans prévenir. Au village pourtant, on aura toujours dit que nos hommes ne pleurent pas ! Ce qu'on apprend ensuite avec la vie, c'est qu'il y'a des peines, des douleurs et des chagrins qui vous sortent de votre être et vous font perdre vos moyens. J'ai compris avec le temps que ce jour où notre mère nous a

laissés, la vie l'a lui aussi quitté. Il n'est, au fil du temps, devenu qu'un homme seul, renfermé, isolé, effacé, affaibli.

Si je dois te conter ce soir l'histoire de nos parents, cette histoire que tu as toujours été trop précieuse pour que je l'inflige à ton petit cœur de douce enfant, nous passerons des heures et des mois sur le papier ; encore que, ces dernières années, j'ai livré un combat perpétuel avec ma mémoire pour tout oublier.

Notre mère était une femme belle, féminine, aimante, réconfortante. Je ne sais pas si toutes les mères sont comme ça, si toutes sont si bienveillantes que la nôtre fut avec toi et moi le peu de temps qu'il nous a été donné. Je ne sais pas si j'aurai assez de toute une vie pour finalement panser ces mille blessures horribles et profondes que son départ a laissé dans ma vie. ELIVIANE, l'appelaient-on. Notre père l'avait tellement aimée qu'il fit de moi un cadeau pour elle en me baptisant à mon tour Livy.

Elle était une partie de moi, de toi, de nous ; ne l'oublie jamais. Elle aimait le soir nous rassembler autour de nos repas, pour nous raconter des histoires ; nous conter mille anecdotes de ce village derrière les montagnes d'où elle venait. Elle était toujours si joyeuse, le genre de parent qui sans rien, a tout pour rendre un enfant heureux. Ces années-là, nous avons vécu notre petite vie tranquille dans cette jungle féroce qu'est Ganze. A voir notre mère avec nous, tu le sentais qu'elle nous avait longtemps attendues ... ou simplement qu'inconsciemment, elle savait que beaucoup de temps ne nous serait pas accordé...

Depuis son départ, c'est Mamé sa sœur aînée qui a plus ou moins pris le relais. Entre la case de notre père à Ganze et sa cuisine à Motare, cette cuisine où notre mère elle, avait grandi, Elle a essayé comme elle a pu de nous aider à rebondir, à trouver la force qu'il fallait pour que nous devenions vite autonomes, pour que si cette femme que les frères de notre père lui avaient trouvée à Souyane alors qu'il était encore en plein veuvage finissait par rejoindre notre cour, nous puissions nous en sortir seules.

Comme Mamé a déjà dû te le raconter plus d'une fois, l'union de nos parents n'avait pas fait grande unanimité à l'époque de leur rencontre. Dès la dot, les deux familles s'était totalement ratées. Quand on y repense, un sceptique aurait aussitôt tranché que leur relation était condamnée dès le départ. Notre père - descendant d'une lignée de nobles à Ganze, mais appauvrie au fil des générations par des successeurs farouches - avait fait la rencontre de notre mère, petite sœur de la 3^{ème} épouse du roi de Motare et fille adoptive du dit roi, lors d'une fête des récoltes. Elle avait été cette année-là des jeunes filles de Motare

qui avaient dansé en guise de maturité sur leur place de marché. Elle m'a souvent raconté qu'après cette cérémonie, mère a eu 12 prétendants dont, huit hommes de leur village et 4 autres venus de villages voisins comme notre père. Ayant perdu sa mère elle aussi très jeune, c'est Mamé qui eut la tâche de choisir son époux. Mamé avait opté pour un jeune homme valeureux de Motare, lui aussi descendant d'une cour importante là-bas mais, ce que Mamé ne savait pas, c'était que depuis plusieurs jours, notre mère avait croisé le chemin de notre père et ils avaient déjà clandestinement fait connaissance. Quand mère le leur confia, Mamé fut catégorique : Elle ne voulait pas d'un étranger ! Ganze et Motare avaient beau être deux villages voisins mais elle continuait de penser que, s'il y avait cette rivière et les montagnes qui les séparaient, ce n'était pas pour rien. « *Les dieux en créant les eaux n'avaient pas fait des ponts pour les traverser ; C'est les hommes qui les ont battis* », aime-t-elle toujours citer ... D'ailleurs entre notre père et elle, il y a toujours eu une sévère animosité, ... d'autant plus que quand la famille de notre père arriva à Motare, le roi de Motare lui-même les avait marginalisés, les jugeant sur leurs présents qu'il n'estima pas à la hauteur d'une fille ayant grandi dans une cour royale. Apposant son refus à cette union sous ces motifs, la famille de père rebroussa chemin avec colère et honte.

Quand nos deux parents prirent ensuite la décision de braver l'incompatibilité de leurs deux familles et se marier, ils ont brisé des siècles de traditions. Ils avaient convenu dans leur intimité que les préjugés de la société, l'orgueil et les folies des Hommes ne les sépareraient pas ! Père s'entêta dans les semaines qui suivirent et retourna à Motare seul chercher cette femme qu'il ne pouvait plus oublier mais quand il la remmena au village, il devait commencer à faire face aux conséquences de son geste que ses frères aînés avaient considéré comme un mepris envers sa famille. Malgré ses efforts ensuite pour se reconcilier avec eux, ces frères dans leur orgueil et leur suffisance légendaire ne firent que construire des cloisons. Peu à peu, il réalisa qu'il n'était plus invité aux rites, aux cultes, aux dotes. Il réalisa que ses frères ne venaient plus chez lui, que tout le monde prenait des distances, qu'on l'écartait de la vie de la grande famille en le laissant, disaient-ils, avec « cette femme » qu'il était retourné chercher contre avis de la majorité. Il ne s'en plaignait pas vraiment racontait souvent mère. Il était heureux chez lui, il avait fait son choix et ne le regrettait point, il voulait bâtir sa famille, le reste ne le préoccupait guère réellement.

Plus tard, les choses ne se sont pas vraiment améliorées. Nos parents ont longtemps été traités comme des parias. Alors qu'après leur mariage notre mère connut 7 longues années d'infertilité, leur solitude et le regard des gens auraient pu les détruire mais, ils sont restés forts et positifs. Aussi, heureux

hasard de la vie, les constructions de l'église catholique furent achevées au bout de la cinquième année de mariage et se présentèrent en alternative à ces mille féticheurs chez qui ils avaient longtemps marché et qui condamnaient tous leur relation, sous le motif que les ancêtres n'avaient pas accepté cette union et qu'il ne pourrait rien en sortir.

Le curé, Père Jean est rentré dans notre vie avec l'arrivée de cette église. D'abords par curiosité, notre mère a pris très souvent l'habitude d'aller discuter avec lui en quête d'exutoire, d'apaisement. Notre père qui n'était jamais très loin d'elle lui emboîta le pas. Ils ont confié leurs prières et leurs tourments au seigneur et ont proclamé sa gloire deux ans plus tard quand j'arrivai au monde en me faisant baptiser, chose qui a encore plus révolté nos oncles, ces traditionalistes infailibles qui avaient été des premiers à se hisser tout haut et très catégoriquement quand le projet de cette mission catholique fut annoncé au village, disant qu'elle éloignerait les villageois de nos traditions et de notre culture. « *Cette maison des blancs* », disaient t'ils, *n'est là que pour nous diviser.* »

De ces milles combats donc menés ensemble, tu peux comprendre ce qui tomba sur la tête de père le jour où notre mère l'a si passivement laissé. Il n'a pas su tenir. Le deuil, toutes les pressions de sa famille et de la communauté ensuite - comme ces pressions faites sur lui de prendre une deuxième femme, de renvoyer les filles de Motare (toi et moi) chez elles et de revenir demander pardon à sa famille pour ses éloignements, etc.- l'ont durement détruit. En grandissant toi, tu n'as connu vraiment que cet homme malade, épuisé par la vie, taciturne, devenu claustrophobe avec le temps. Je me souviens que plus d'une fois entre ces dernières années, ces laxismes de sa part t'ont affectée. Tu es souvent allée te plaindre chez Mamé d'avoir la sensation de n'avoir pas de parent, de souvent parler à un mur quand tu étais face à père, de le voir n'avoir aucune autorité ni sur lui ni sur rien d'autre. Ça m'a fait mal plus d'une fois. J'ai pleuré car j'avais toujours eu espoir qu'un jour il rebondirait et pourrait à nouveau être ce père qu'il fut pour moi. Néanmoins, je souhaite par dessous tout que tu gardes toujours un cœur pur et simple vis à vis de lui, un cœur aimant, un cœur sans sentiments contradictoires car un père, comme une mère, n'oublie jamais qu'on n'en a qu'un en ce monde, de même que tous les êtres sont uniques et exceptionnels et que nous devons toujours vivre vis à vis de nos semblables de telle sorte que chaque départ ne nous laisse point de sentiments de regrets ou de non-dits.

Je ne sais dans quel coin de notre paysage tu te recroquevilleras pour lire ce papier mais je sais qu'il te décontenancera, te confirmant les rumeurs et toutes

les grosses appréhensions qui se seront déjà forgées en toi car, je sais qu'en revenant à Ganze le temps de la trouver, tu auras déjà eu écho de mon absence prolongée ici. Dieu sait tout ce que les jaloux, envieux, vaniteux, haineux et malsains en auront dit mais, quoi qu'il en soit, je ne partirais pas sans t'avoir donné mes raisons.

Des mots sur un papier ne sont peut-être pas aussi forts que des paroles livrées avec les émotions de la personne, des embrassades, des gestes mais, je n'ai pas pu arriver jusqu'à Motare pour te dire au revoir. Je pense avoir manqué de temps, ou simplement le courage qu'il faut. J'ai toujours su que je ne suis pas de ces personnes explosives, pleines d'énergies qui réellement affrontent la vie. Il m'a plus d'une fois été plus facile de me cacher, de laisser les autres prendre des initiatives à ma place, revendiquer à ma place ; aussi comme je laisse ce papier aujourd'hui te dire au revoir à ma place. Notre mère disait toujours à cet effet que depuis mon enfance elle avait décelé en moi ce côté timide, plus souvent manquant d'assurance, ou peut-être même simplement sournois. Elle a souvent souhaité qu'en grandissant, je devienne plus ouverte, plus militante, le genre de personnes qui revendiquent, qui se lèvent pour prendre la parole. Elle était si optimiste dans la vie, elle me voyait grandir sous le courant de ces femmes qui prenaient de plus en plus la parole dans le monde pour se hisser face à notre communauté machiste...

Je t'écris ce mot de la cuisine de cette défunte femme. Tu sais toutes les choses qu'on y a partagées et vécues, de son vivant, et depuis qu'elle nous a laissées. Ça fait dix années déjà et je suis toujours dans le déni, une sorte d'étape transitoire qui s'entretient de tous mes sentiments refoulés. Ça fait 10 ans et dans ma tête, c'est toujours comme si elle est juste allée en séjour quelque part, peut-être à Motare, ou dans les plantations, et qu'elle va revenir d'un moment à l'autre. En 10 années, entre la petite fille crédule et l'adolescente en quête de repères que je suis devenue, je pense que j'ai beaucoup joué au « jeu du voile de face », concentré mes efforts à penser à tout, sauf au fait qu'elle est morte et qu'en ce monde, il n'y aura plus de deuxième chance.

Aujourd'hui je grandi mais je n'ai point avancé sur ce plan. 10 années après, il y a encore ces longues nuits qui se répètent et au cours desquelles je me retrouve toujours à me demander comment on fait pour surmonter un décès, comment on fait pour accepter de ne pas comprendre le pourquoi de certaines choses, pour réussir à mettre une cloison définitive sur la vie qu'on a eue avec la personne et avancer ...

Du haut de mes dix-huit ans à ce jour, dans ce Ganze fou dans lequel nous avons dû grandir malgré tout, je suis devenue presque une mère pour toi. Sans prétention de la remplacer, je t'ai gardée sans elle depuis que tu as 5 ans. Je n'ai

pas eu le choix d'ailleurs car c'est l'ultime mission qu'elle me confia sur son lit, lors de ses derniers instants.

Elle le savait qu'elle partait. Notre dernière nuit avec elle, je m'en souviens chaque jour. 19 nuits que nous squattions les modestes bancs de l'hôpital des sœurs de l'immaculé en regardant cette fièvre l'emmener un peu plus après chaque heure. La sœur de garde était venue en début de soirée pour la ronde habituelle. Depuis quelques nuits, nous voyions bien cette lassitude sur son visage. Ce soir-là particulièrement, alors que la température de mère était de plus en plus élevée et qu'elle n'arrivait même plus à articuler, elle régla la perfusion, tata son poulx, puis se retourna vers père pour lui dire que si notre mère passait cette nuit-là, elle survivrait. Elle a ensuite rajouté que la nuit allait être longue. Elle l'avait dit timidement. J'étais assise sur les jambes de père, elle me croyait endormie. A l'époque, J'étais trop jeune pour comprendre le sens de son propos mais, je n'ai jamais oublié ses mots.

Nous avons veillé ensuite près d'elle. Je pense qu'elle-même l'a senti que cette nuit aurait quelque chose de déterminant, si ce n'était de définitif. Elle essayait de sourire quand son regard croisait le mien ou celui de père. Elle ne cessait de te caresser les cheveux avec le peu de force qu'il lui restait alors que tu t'étais endormie dans son lit d'hôpital. Tu ne la quittais plus depuis des jours. Nous étions ses trois garde-malades. Elle essayait d'articuler quelques phrases alors que depuis plus de trois semaines, on comptait sur les doigts de nos mains le nombre de jours qu'elle avait passé sans être dans le coma. Dans notre naïveté, cette nuit-là, on a pensé que c'était son corps qui lui revenait, qu'elle reviendrait ensuite. Autour de minuit, alors que j'étais endormie sur les jambes de père sur le tabouret à l'angle de la chambre, je fus réveillée par des bruits sourds dans la chambre. Je vis père en panique près d'elle, il lui serrait la main. Je courus aussitôt lui prendre son autre main. Elle était chaude, douce, légère. Elle m'a demandé où tu étais et pourtant tu étais couchée juste là. Elle était vague. Dehors le ciel grondait. Ce fut une nuit d'orage. Elle demanda ensuite à père de me faire allonger près de toi et de nous couvrir d'un drap supplémentaire car disait-elle, il ne fallait pas que nous soyons enrhumées le lendemain. Nous étions désormais deux autour d'elle. Je n'ai néanmoins plus eu sommeil. Je ne pouvais pas dormir alors qu'elle était éveillée et que son corps était si brulant. Je lui ai serré la main toute la nuit. De temps en temps elle glissait une phrase. Elle me demandait tantôt de bien prendre soin de toi, complétant banalement qu'elle savait que je pouvais y arriver seule. Elle disait beaucoup de choses à la fois. Je préférerais ne pas poser de questions, juste l'écouter, ne pas donner à ses propos leur sens propre. Elle glissait entre deux propos banals, d'autres chargés de tout leur sens, comme qu'elle souhaitait que « si un jour elle n'est plus là, que je garde le chez-nous » et « que malgré notre jeune âge, elle savait que nous pouvions vivre seules, l'une pour l'autre et nous en sortir » ! Ca dura ainsi

jusqu' à l'aube où je m'assoupis finalement dans sa chaleur. Au petit matin, elle n'était plus là . Ainsi fut-il de nos derniers instants avec cette femme pour qui mon amour est resté imperturbable.

Notre situation n'a rien eu de très inédit ensuite pour les gens de Ganze, On avait vu plus jeunes devenir orphelines ! Souviens-toi que ton ami kaby par exemple elle n'a jamais connu sa mère morte sur le lit de l'accouchement. Alors pour une comme elle, nous avons même eu de la chance.

Depuis que mère est partie, Je pense avoir vécu avec toi comme elle l'aurait souhaité ! Depuis ta naissance d'ailleurs, elle m'apprenait à te garder. Tu avais à peine un an quand elle nous a laissées juste toutes les deux pendant près d' un mois alors qu' elle devait accompagner Mamé dans les plaines pour la récolte des gens de Motare. Tu aurais pu être ma propre fille malgré mon jeune Age, je pense que je ne m'en serais pas mieux sortie. Tu as grandi entre mes mains. Je connais tes rires, je connais tes pleurs, je connais tes cris. Je connais tes habitudes, tes attitudes, cette joie de vivre dont tu débordes en permanence. Je reconnaitrais parmi des milliers ta voix perçante quand tu rentres le soir et que je t'entends depuis l'entrée de chez nous faire tes aurevoirs à ton amie Kaby ! Je sais interpréter entre tes moments de silence, tes mauvais jours, tes beaux jours. Tu as été un rayon de soleil dans ma vie depuis que tu as poussé ton premier cri. Notre mère, bien que partie trop tôt nous a tout laissé. J'ai toujours été heureuse avec toi. Dans mes solitudes tu m'as si souvent comblée, apaisée, suffi. Aujourd'hui, c'est bien pour que ce bonheur perdure encore que je dois t'écrire cette lettre d'au revoir. Je ne saurais te dire d'avance combien de temps devront s'écouler avant que je te retrouve. J'éprouve toutes les peines du monde à te laisser seule dans ce Ganze où la pluie et les tempêtes coulent en permanence dans nos cœurs ; ce Ganze où, malgré l'entourage, les proximités de nos maisons, l'omniprésence des cousins, voisins et amis, la solitude fait toujours parti de nos vies. J'ai toute conscience de partir et te laisser seule dans ce village où les froideurs, l'hypocrisie et les mesquineries des gens nous rongent constamment ; détruisant fougueusement les âmes fragiles.

Tu as certainement déjà appris le décès de Zoulikha. C'était la mère de ma meilleure amie. Certaines saisons, je l'ai aimée comme ma propre mère. Toi aussi tu l'aimais tellement. Elle était si douce et affective avec toi. Elle nous voyait presque comme les autres filles qu'elle n'avait pas pu avoir.

S'il y'a une chose ici qui se repend à la vitesse de la lumière, c'est bien les échos de deuil. Ca va de la bouche à l'oreille d à coté, ainsi de suite. Même les oiseaux véhiculent la nouvelle jusqu' au tréfonds des campagnes quand nous

perdons quelqu'un. La bas à Motare, la nouvelle de la mort de Zoulikha ne vous parviendra peut être pas avant demain, jour du marché, après que les paysans et commerçants de Motare et ceux de Ganze se soient retrouvés et aient partagé les nouvelles.

Je sais que ce sera dur pour toi d'apprendre ce décès. Je ne peux que te suggérer « d'arrêter ton cœur » comme on dit en notre langue. Elle nous a quittés hier au petit matin. Depuis le mois de juin que tu es partie à Motare pour les vacances, son état n'avait fait que s'empirer. Au début c'était une vilaine grippe, s'en est suivie une migraine et une semaine après l'autre nous l'avons vu mourir sur le lit de l'hôpital provincial. J'y ai accompagné Réda chaque matin et chaque soir, pour porter des draps propres, des vêtements, des soupes, ou simplement pour leur tenir compagnie. Certains soirs ; j'ai dormi avec elle sur les humides bancs de la salle d'attente, souvent je l'ai rassurée, d'autres fois c'est les sourires de Zoulikha qui nous rassuraient toutes les deux. Nous y avons cru jusqu'à la dernière seconde.

Hier matin, alors que Réda et moi sortions d'une autre nuit à veiller derrière la porte, Modou et Moudib, les fils Yemessoua étaient arrivés. Nous étions tous assis au couloir, attendant l'infirmière qui comme chaque matin était là pour les soins du reveil. Subitement, nous la vîmes ouvrir la porte de la chambre en catastrophe et se précipiter vers l'accueil pour alerter ses collègues. Intuitivement, nous avons tous couru tel des furies vers la chambre. Quand nous sommes rentrés, nous avons vu qu'elle s'étouffait dans son vomis. Reda a crié, hurlé. Quand le medecin de garde est arrivé à son tour, ils ont tout tenté. On nous a fait sortir car Reda était devenue impossible à maitriser. J'ai essayé comme j'ai pu, de la serrer contre moi dans ce couloir, la calmer. Moudib et Modou ont eux aussi tout fait pour la maintenir physiquement debout, porter son chagrin . Ce fut un moment difficile.

Entre un laps de secondes, mes craintes se sont confortées et nos espoirs envolés dès qu'on a entendu le remue-ménage se calmer dans la chambre et le médecin ressortir. Il avait cet air épuisé et désolé. Ça a été une matinée horrible pour Reda. J'entends encore ses cris retentir dans ma tête. Elle aimait sa mère plus que tout. Elle était la seule famille que la vie lui avait donnée l'occasion de connaître jusque-là.

Par la suite, Moudib et Modou ont du faire ce que tout homme aurait fait. Ils ont transporté le corps jusqu' à leur pickup avant de le remmener chez eux. Moudib portait le deuil sur son visage, ce deuil était aussi le sien.il connaissait Zoulikha depuis qu'il avait dix ans et depuis six mois, il parlait de plus en plus d'épouser Reda. Il l'avait aimée depuis qu'elle était toute petite, d'abords comme une sœur et en grandissant, elle était devenue à Ganze la seule femme avec qui il se voyait faire sa vie, disait-il à qui voulait l'entendre. Ce n'était un

secret pour personne. Tout le monde connaissait cette relation. Tout le monde à Ganze a déjà au moins une fois parlé de cette relation.

Si moi je devais te parler de Moudib, je te dirais bien qu'à Ganze il a été l'un des rares garçons sur qui mon attention pointilleuse aurait pu se porter. Moudib, Modou, leur frère Riyan, ... les garçons de la famille Yemessoua sont de bonnes personnes, tout le monde est d'accord avec ça. Ils sont aimables, altruistes. Moudib l'ainé a toujours été bien vu au village, il est intègre, bienveillant, travailleur. Depuis deux ans qu'il a succédé à leur père et repris en main la plantation familiale en s'associant à des commerçants basés en ville, il est, en une récolte, devenu le plus grand importateur d'engrais de toute la région. Du haut de ses 26ans, il est le jeune garçon à qui tout dignitaire de Ganze voudrait donner la plus précieuse de ses filles. Depuis qu'il est devenu le successeur de son père, cet intérêt pour sa personne à triplé, ce qui a valu bien de jalousies et de haines envers Reda lorsqu'ils officialisèrent leur intérêt l'un pour l'autre en début d'année, spécialement de la part des autres jeunes filles de notre entourage. Laquelle de ces jeunes filles prétentieuses de ce Ganze aurait d'ailleurs pu rivaliser avec cette beauté, cette belle éducation, et cette élégance qu'elle est ??? Moudib n'avait d'yeux que pour elle. Quand elle était là il ne voyait plus personne. Certaines jeunes filles jalouses et aigries ont même dit que sa mère et elle avaient usé de charmes venus de leur culture pour s'accaparer le garçon le plus promoteur de sa génération. Pendant l'hospitalisation de Zoulikha, il était là tous les jours. Il réglait les factures aussitôt qu'elles étaient établies. il avait été avec nous à l'hôpital chaque soir. Dès qu'il terminait ses journées au centre-ville ou à la plantation, il était là. des fois il m'a remplacée la nuit pour rester veiller dans la salle d'attente avec Reda, d'autres fois il a réussi à convaincre Reda de rentrer se reposer et est resté veiller avec un de ses frères. Alors, Zoulikha en mourant, Moudib a aussi perdu un être cher. La tristesse se lisait en lui.

Une fois que nous avons réussi à reprendre un peu de maîtrise, à tenir Reda pour qu'elle laisse le corps de sa mère partir, je l'ai aidée à rassembler les effets qui étaient à l'hôpital. Le médecin est venu nous voir quelques minutes. il a posé sa main sur son épaule. il lui a adressé ses condoléances et lui a dit qu'il voulait qu'elle soit forte.

Après avoir déposé le corps de Zoulikha au village, Moudib est revenu nous prendre à l'hôpital avec ses frères. Nous avons fait un arrêt au centre-ville pour faire établir le certificat de décès. Zoulikha nous a donc quittés ce Mercredi 12 aout à 7h35, ...

Tout le monde ici à Ganze aura connu Zoulikha. C'était une femme belle, conviviale et rassembleuse que tout l'entourage affectionnait. J'Avais à peine 7ans quand elle arriva à Ganze, à une époque où le village s'ouvrait peu à peu. Fonctionnaire international pour l'UNESCO, elle venait assurer la direction de la nouvelle bibliothèque qui s'implantait au centre-ville. Elle n'est plus jamais repartie. Son histoire elle nous la racontait souvent de manière ludique entre deux lectures. Elle avait fui Ramallah, en Palestine, son pays d'origine, au lendemain d'un conflit armé. Elle fut déportée dans un camp de réfugiés en Cis Jordanie. Enseignante de formation, elle décida de mettre son expérience au profit des jeunes enfants du camp et c'est ainsi qu'elle avait été repérée par un cadre de l'ONU qui avait admiré son courage et bien plus, sa passion pour l'enseignement. A l'époque, Reda avait à peine 3ans. Elle fut recrutée en Cis Jordanie et affectée à Caracas, une ville anarchique, nous racontait t'elle souvent. Elle y a passé deux années avant d'atterrir au sud du Sahara, dans un petit village de cap town entre vigne et blé aux soirs de l'apartheid. Elle y resta 2 années encore. L'environnement y étant très sensible pour une jeune mère avec une petite fille de 7 ans à sa charge, elle demanda une mutation à ses supérieurs sous ces motifs. Deux mois plus tard le centre culturel de Ganze ouvrait ses portes et elle fut recommandée pour venir lui donner vie, y remmener autant de jeunes que possible dans ce village presque perdu en forêt équatorial où les statistiques démontraient que seul deux jeunes sur 5 étaient scolarisés.

Quand elles sont arrivées, Reda et moi nous sommes retrouvées sur le même banc de la classe de CP de l'école primaire des religieuses Sainte Marie. Hasard de la vie ou coup du destin, nous ne nous sommes plus jamais quittées. Reda avait un peu tout de sa mère, sa beauté, sa gentillesse, son charisme. Nous avons évolué ensemble ; nous avons bravé ensemble les épreuves, les examens, les succès et le bac il y'a quelques deux mois. Au village tout le monde connaît cette relation entre Réda et moi depuis notre bas âge. Avec le temps et la vie de Ganze, nous sommes devenues un clan ; un clan qui a commencé à faire couler bien de salives lorsqu' à l'adolescence, les autres filles du village, à l'instar de Lena, Menahad et Siena ont commencé à nous voir comme des rivales , tantôt parce que contrairement à elles nous poursuivions nos études, tantôt parce que nous clamions haut que nous partirions de Ganze après le Bac, et aussi à cause des garçons qui s'intéressaient à nous. Nos idées et nos aspirations avaient fini par faire de nous des parias. Notre vie sociale a bien souvent été compliquée entre ces dernières années. Tu n ignores rien des disputes après le marigot, des chamailleries, des bagarres souvent. Un de ces jours on reparlera peut être de toutes ces petites hostilités morbides quotidiennes survenues entre deux âges alors que nous étions nées ensemble, nous avions grandi ensemble d'une cour a l'autre.